

L. GOUGAUD

ALEXIS-FRANÇOIS RIO ET LA BRETAGNE

Le 6 juin 1913, accompagné de deux amis, j'abordais à la cale de l'île d'Arz. Ce qui m'amenait là, c'était le désir de me rendre plus familière la physionomie du pays et le dessein d'interroger les aïeules sur le plus célèbre enfant de l'île, Alexis-François Rio.

L'histoire de l'écolier chevaleresque de 1815 n'est plus à écrire; elle l'a été définitivement par lui-même dans sa *Petite Chouannerie*. Les lecteurs du *Récit d'une sœur* se souviennent, d'autre part, du rôle délicat de l'ami d'Albert de La Ferronnays. Quant à l'œuvre maîtresse de l'esthéticien, les quatre volumes de *L'art chrétien* permettent d'en apprécier la portée et l'originalité.

Cependant de l'œuvre aussi bien que de la vie de François Rio il reste encore à faire connaître plus d'un aspect intéressant. C'est surtout l'homme extérieur qui apparaît dans *l'Épilogue à l'art chrétien*. Avant de faire appel à la tradition locale, j'ai pu librement puiser à des documents inédits (correspondances, carnets de voyage, etc.⁽¹⁾), et c'est principalement d'après ces écrits d'un caractère plus intime que je serais heureux d'évoquer un Rio que je crois peu connu :

(1) Je dois la communication de la majeure partie de ces documents à M^{rs} Gardon (née Rio), à qui je ne saurais témoigner trop de reconnaissance. — Il n'existe encore sur Rio qu'une monographie due à Léon Lefébure (*Portraits de Croiyants au XIX^e siècle*, Paris, 1905, p. 155-284), publiée d'abord dans le *Correspondant*, qui a provoqué une étude d'E. Gebhart intitulée : *François Rio (Journal des Débats* du 19 juillet 1905). En outre, M. l'abbé Le Veux, de l'île d'Arz, a donné au collège Saint-François-Xavier, à Vannes, le 13 février 1910, une conférence intéressante sur son compatriote. On en trouvera un bon résumé dans le journal *L'Action bretonne* du 16 février 1910.

L'homme si fidèlement attaché à sa chère île, qui aimait à venir s'y reposer de ses courses à travers l'Europe, le fils du terroir, fier de sa province, parlant la langue des aïeux, lié avec tout ce que cette province a produit d'esprits supérieurs au XIX^e siècle ; en un mot un Rio breton, observé de préférence dans son île du Morbihan, en commerce de sentiments, d'idées et de souvenirs avec quelques amis, notamment avec un ami d'enfance, qui fut aussi celui des dernières années, le D^r Duc, de Carhaix.

I. — Rio à l'île d'Arz.

En quittant l'embarcadère nous prîmes, pour gagner le principal village de l'île un chemin qui traverse des champs divisés en une infinité de petites parcelles de quelques sillons, les unes plantées de choux ou de pommes de terre, les autres couvertes de maigres céréales que balance incessamment la brise de mer. Au bord du chemin, quelques maisonnettes aux contrevents verts, avec une petite cour par devant, égayée de quelques fleurs et ceinte d'un muret blanchi à la chaux : là habitent des retraités de la marine.

En arrivant au village central nous aperçûmes, penchée à sa fenêtre, une personne d'un âge respectable qui nous dit être la sacristine de la paroisse. Nous eussions bientôt deviné ses fonctions en apercevant par la fenêtre sur une table quelques surplis soigneusement plissés. Mais ce que nous aurions plus malaisément découvert, c'est l'emploi auquel étaient destinés les pétales de roses dont était jonché un napperon disposé auprès des surplis. La sacristine voulut bien nous apprendre que ces fleurs avaient été recueillies, le dimanche d'avant, sur le parcours de la procession du Saint-Sacrement, et que mêlées aux potions des malades elles contribuèrent à celles-ci une vertu curative souveraine.

Ce trait de folk-lore nous intéressa ; mais j'étais plus soucieux, pour ma part, d'obtenir de cette femme, qui certainement avait connu M. Rio, des détails sur l'écrivain. Je prononçai donc son nom.

ALEXIS-FRANÇOIS RIO ET LA BRETAGNE.

444

— « C'est, sans doute, de l'abbé que vous voulez parler, n'est-ce ? »

François Rio eut, en effet, un frère prêtre, qui vécut assez longtemps dans l'île. Sur ma réponse négative :

— « Ah ! je vois, reprit mon interlocutrice, c'est « le philosophe » qui vous intéresse. »

Et elle commença à dévider l'écheveau de ses souvenirs.

« Le philosophe », c'est ainsi que la tradition insulaire dénomme l'auteur de *L'art chrétien*. La bonne sacristine l'avait assurément connu, et aussi sa femme, une anglaise d'une rare distinction, d'une piété, d'une bonté angéliques, et de même ses filles.

Le cheval était, paraît-il, un animal à peu près inconnu dans l'île avant M. Rio ; en sorte que celui du « philosophe » était un objet de curiosité pour les enfants de l'île. Infirmes depuis l'âge de cinquante ans environ, celui-ci se vit obligé de recourir pour ses promenades au cheval et à la voiture.

Il faut vous dire, écrit-il à un correspondant breton en 1866, que depuis vingt ans je ne marche qu'avec des béquilles. Encore faut-il me faire porter par mon domestique toutes les fois que j'ai à gravir un escalier trop haut ou trop raide. Toute visite m'est interdite excepté en voiture, ce qui fait que je me trouve dans Paris comme dans une prison : *quis dabit mihi pennas sicut columbæ !* Je ne dis pas comme vous : *hoc erat in votis*, mais : *hoc est in votis* : séjour à la campagne avec un cheval qui aurait pitié de mes infirmités (1).

Les souvenirs de cette femme nous apprennent donc que le vœu de Rio finit par se réaliser. Au surplus, le cheval ne servit pas qu'au père ; volontiers sa fille Marie montait l'insolite animal.

De la demeure de la sacristine nous n'eûmes que quelques pas à faire pour nous rendre à l'église. Le faite en est si bas

(1) Fin d'une lettre inédite de Rio au Dr Duc dont le commencement manque. C'est la réponse à une lettre de ce correspondant datée du 30 mars 1866.

et l'apparence si modeste, qu'on aurait de la peine, n'était son étrange clocher, à la distinguer d'un peu loin des maisons d'alentour. Ce fut la seconde étape de notre pèlerinage. Rien de remarquable à l'intérieur à l'exception de quelques chapiteaux aux lignes archaïques, rongés par le temps. Comme dans toutes les églises de la côte, une petite goélette votive, que les marins portent sur leurs épaules aux processions, est suspendue dans la nef. Mais ce qui pour moi était particulièrement digne d'attention, c'est la plaque de marbre, fixée au mur d'une chapelle latérale, qui est destinée à perpétuer la mémoire de Rio. On y lit ces mots :

Priez pour l'âme de François-Alexis Rio, né à Port-Louis le 20 mai 1797, mort à Paris le 16 juillet 1874 et enterré dans le cimetière de l'île d'Arz. Elève du collège de Vannes, officier dans la compagnie des écoliers de l'armée royale pendant les Cent Jours, chevalier de la Légion d'honneur encore en rhétorique. — Il a puissamment contribué par ses écrits à renouveler l'esprit chrétien dans les arts et il est mort en chrétien fervent et en vrai Breton. R. I. P.

Le cimetière entoure l'église. Le tombeau de Rio est situé en face de la porte occidentale. Une pierre de granit sur laquelle est gravé son nom et une simple croix, voilà tout l'ornement de sa sépulture.

C'est parmi les tombes de ce cimetière qu'en 1818 Rio, âgé de vingt ans, et son ami Duc, de Lorient, se livrèrent à ces méditations nocturnes dont il est parlé dans *l'Épilogue de l'art chrétien* (1). Le père de Rio gisait sous une dalle de ce champ funèbre ; mais ce n'était pas pour s'agenouiller et prier sur sa tombe que son fils, alors incrédule comme son compagnon, se rendait à ces étranges veillées. Dans le silence de la nuit troublé tantôt par le bruit léger des vagues qui venaient expirer sur les grèves, tantôt par le son rauque des houles se précipitant à l'assaut des rochers, ces deux frères cadets de René erraient parmi les morts en déclamant des

(1) Fribourg-en-Brisgau, 1870, t. 1^{er}, p. 193 et 395.

ALEXIS-FRANÇOIS RIO ET LA BRETAGNE.

443

vers tirés des *Nuits* d'Young ⁽¹⁾. Ils invoquaient, sans doute, dans leur exaltation romantique, la déesse de la nuit au trône d'ébène, étendant son sceptre de plomb sur les humains endormis :

Night, sable Goddess! from her ebon throne,
In rayless majesty now stretches forth
Her leaden sceptre o'er a slumb'ring world.

Duc entra au collège de Vannes en 1816, à l'âge de seize ans. Il passa ensuite plusieurs années avec Rio à Paris et, durant les dix dernières années de la vie de son ami, il entretenait avec lui une correspondance fort intéressante sur laquelle j'aurai à revenir. En dehors de Duc et de ceux des camarades de Rio qui prirent les armes en 1815, les Le Quellec, les Bainvel, les Flohy, etc., lesquels sont bien connus, on peut encore citer, parmi ses condisciples un peu plus jeunes, Brizeux et Jumel.

Auguste Brizeux entra au collège de Vannes le 15 octobre 1816 pour le quitter en 1819, à la fin de sa quatrième. Il vit donc la croix de la légion d'honneur orner la veste du rhétoricien qu'il chanta plus tard ainsi que ses compagnons d'armes dans son poème sur *Les écoliers de Vannes* :

Flohic, aujourd'hui prêtre ; Er-Hor, le joyeux gars ;
Et l'éloquent Rio, l'enfant de l'île d'Arz ⁽²⁾.

Guillaume-Marie Jumel n'avait que seize ans en 1815. Rio et Duc le retrouvèrent, quelque dix ans plus tard, à Paris. Inbu alors des idées de Voltaire, il engageait souvent avec le polytechnicien Gratry, avec qui étaient liés nos trois

(1) C'est un certain M. Le Grand qui enseigna l'anglais à Rio au collège de Vannes. Je lis, sous la date du 2 mars 1839, dans son second *Carnet de voyage* : « J'ai su la mort de ce pauvre M. Le Grand, recteur de l'Académie de Rennes, qui fut mon maître à Vannes en 1816, puis mon collègue et mon ami, et auquel je dois d'avoir appris l'anglais, souvenir qui suffirait à lui seul pour me faire bénir sa mémoire. » Rio se fit remarquer, même en Angleterre, pour l'aisance avec laquelle il s'exprimait en anglais. Plusieurs lettres à sa femme sont écrites dans cette langue.

(2) *Ouvrages d'Aug. Brizeux*, édit. A. Dorchain, Paris, s. d., t. IV, p. 41.

Morbilhannais, de chaudes discussions philosophiques et religieuses (1). Jumel devint, par la suite, gouverneur des infants d'Espagne. Retiré à Malestroit, son pays natal, il y mourut le 14 mai 1879. Son nom revient assez fréquemment dans les lettres de Rio et de ses amis (2).

On m'avait signalé comme étant particulièrement bien renseignée sur l'histoire de l'île d'Arz dans la seconde moitié du XIX^e siècle une octogénaire, M^{lle} Le V^{***}, ancienne institutrice. En quittant le cimetière, nous nous dirigeâmes vers la demeure de cette vénérable personne. Malgré son grand âge, elle jouit encore, en effet, d'une étonnante fraîcheur de mémoire, et elle s'exprime avec un souci du bien dire qui sent son ancienne maîtresse d'école. Au reste, il est aisé de constater qu'il règne chez les femmes de ces îles, les « iloises » comme on les appelle à Vannes, une distinction de langage et de manières qui ne se retrouve qu'exceptionnellement dans les populations terriennes.

Les souvenirs de M^{lle} Le V^{***} étaient, je dois le dire, beaucoup plus abondants sur l'abbé Rio, auprès de qui elle avait longtemps exercé l'emploi de secrétaire, que sur son frère. Au cours de la conversation il lui arriva même de nous raconter, de la façon la plus naturelle du monde, que la nuit qui suivit son entrée au séjour des élus, ce prêtre, pour qui elle s'était dévouée avec un si grand zèle, lui était apparu pour lui faire connaître son destin et la remercier de ses prières, ce que confirma d'un mouvement de tête une autre vieille femme témoin de notre entretien. Cette confidence fut brève : ce fut comme une lueur d'éclair projetée, d'une manière inattendue, dans les profondeurs de cette âme bretonne populaire qui vit en contact si intime avec les mystères d'outre-tombe (3).

(1) Voir A. Chauvin, *Le Père Gratry*, Paris, 1911, p. 31-32.

(2) Lettre de Guimont à Rio du 6 janvier 1829 ; lettre de Duc à Rio du 20 mars 1866 ; lettre de Rio à Duc du 7 décembre 1867.

(3) Dans une page consacrée à la description des mœurs et des traditions de l'île d'Arz, Rio a écrit : « Je puis dire que je n'ai jamais vu un commerce si intime et si persévérant entre les vivants et les morts. » (*Épilogue*, t. I^{er}, p. 66).

ALEXIS-FRANÇOIS RIO ET LA BRETAGNE.

445

Quoique n'ayant pas été associée d'aussi près à la vie du « philosophe », cette personne se souvenait cependant fort bien de lui, et lorsque nous nous enquîmes de la maison maternelle de M. Rio, très obligeamment elle s'offrit à nous la montrer. Cette maison se trouve à une soixantaine de mètres de l'église paroissiale dans la direction de l'île aux Moines. Rio dans ses écrits l'appelle constamment une « chaumière » ; mais c'est là probablement une façon de parler poétique, car elle est couverte non en chaume, mais en ardoises, et telle elle fut anciennement, au témoignage de M^{lle} Le V^{***} et d'autres personnes âgées. Demeure modeste assurément, aux murs blanchis à la chaux, comprenant quatre pièces au rez-de-chaussée et autant à l'unique étage, lequel est surmonté d'un grenier. Devant la maison on remarque quelques figuiers. Le jardin, situé derrière, est ombragé de tilleuls.

Comme on l'a vu par la plaque commémorative de l'église, ce n'est pas ici que naquit Rio ; mais c'est la maison où vécut sa mère, où s'écoulèrent ses années d'enfance, où il revint à ses vacances d'écolier, et où, plus tard, il passait quelques semaines, presque chaque année. A la mort de sa mère (1857), la maison devint la propriété de son frère l'abbé ; elle est actuellement occupée par des étrangers.

M^{me} Rio, la mère de l'écrivain, produisait une impression singulièrement profonde sur ceux qui l'approchaient. « On était, en sa présence, a écrit le D^r Duc qui l'avait fort bien connue, pénétré du respect qu'inspire la dignité humaine dans les classes modestes de la société, où elle revêt je ne sais quel caractère auguste que l'on ne retrouve pas toujours dans les classes élevées (1). » Et voici quelques lignes écrites en 1839 par son fils, quand il apprit la mort de la mère de Montalembert, qui montreront quel essor affectueux et chrétien, à propos de ce triste événement, prenait sa pensée filiale.

1. *Épilogue*, Appendice au t. I^{er}, p. 394.

C'est un coup affreux, écrit-il. Il [Montalembert] était venu ici [en Angleterre] dans l'espoir qu'il obtiendrait d'elle une rétractation dans ses derniers moments ; et il ne s'est pas trouvé là pour faire un dernier appel et donner une dernière secousse à cette conscience assoupie. Je m'attends à le trouver dans un état affreux. Je ne connais pas de fin plus triste que celle de cette pauvre femme ; elle n'a pas eu une seule consolation en mourant. Je bénis Dieu de ne m'avoir pas donné une pareille mère. Quand la mienne expirera dans son humble chaumière, sa mort sera bien autrement consolante pour ceux qui l'auront aimée (1) !

Peu d'amitiés tinrent une aussi grande place dans la vie de cœur de Rio que celle de Montalembert. Dès 1824, une communauté de sentiments et d'opinions avait rapproché celui-ci, élève de Sainte-Barbe, de Rio, alors professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand (2). A partir d'un long voyage en Italie, au cours des années 1831 et 1832, voyage pendant lequel ils se retrouvèrent plusieurs fois (3), leurs relations devinrent tout à fait intimes. C'est à la demande de Montalembert que Rio accompagna La Mennais de Venise à Munich (4). En juin 1833 les deux amis se trouvaient de nouveau réunis auprès du Maître, à la Chenaie. Ce premier séjour de Montalembert en Bretagne lui laissa de ce pays une très favorable impression.

Le premier usage que Montalembert compte faire de son argent, écrivait Rio le 9 mars 1839, c'est d'acheter une terre avec un château et d'y faire tout le bien qu'il voit faire aux parents de sa femme. Il faut que la Bretagne ait produit sur lui une bien vive impression, il y a cinq ans, puisque, malgré ses nouveaux liens, il hésite encore entre ce cher pays et la Franche-Comté, qui a été pour lui, depuis son mariage, comme sa patrie adoptive... Son enthousiasme pour la Bretagne me fait presque honte : je n'apprécie pas assez l'honneur d'appartenir à une province qui est comme le cœur du catho-

(1) *Second Carnet de voyage* (inédit).

(2) Voir Lecanuel, *Montalembert*, Paris, 1895, t. I^{er}, p. 39-40, et Rio, *Épilogue*, t. II, p. 430.

(3) *Premier Carnet de voyage, passim*.

(4) *Épilogue*, t. II, p. 159.

lisme en France et le dernier asile populaire où la religion se soit réfugiée (1).

Montalembert considérait, en effet, la Bretagne comme « une espèce de Terre-Sainte. » Il voulut y faire, en 1841, un nouveau pèlerinage, encore en compagnie de Rio. En entrant dans le Morbihan, les deux amis s'arrêtèrent à Muzillac. Ce lieu était plein de souvenirs pour l'ancien combattant de 1815. C'est là qu'étaient tombés dans le combat du 10 juin, Nicolas, le capitaine de la compagnie des écoliers, et le barde Le Thiec, son Tyrée. Conformément à l'antique tradition des Celtes, un tertre arrondi marquait, dans le cimetière de Muzillac, la sépulture des deux héros. Montalembert et Rio s'agenouillèrent sur ce tertre, « et, après que nous eûmes prié et pleuré ensemble, lit-on dans *l'Épilogue à l'art chrétien*, il [Montalembert] me dit avec un accent ému que nulle parole ne pourrait rendre : « Ceci manquait encore à notre amitié. » C'est le seul hommage qui ait été rendu à la mémoire de ces héroïques enfants » (2).

De Muzillac Rio entraîna son ami à l'île d'Arz, d'où il rayonna à travers le Morbihan et le Finistère. En 1838, Montalembert n'avait fait qu'entrevoir un coin de Bretagne, en se rendant à la Chenaie. Cette fois, il pénétrait dans la vraie, dans l'antique Armorique; et il rapporta de ce second voyage des souvenirs et des émotions inoubliables (3).

Neuf ans après la visite de Montalembert, l'île d'Arz reçut celle de Frédéric Ozanam. Ozanam et Rio, quels esprits bien appariés ! « Religion et beaux-arts, christianisme et littérature, c'est tout Ozanam » (4). C'est aussi tout Rio. Pendant l'été de 1850, le fondateur des conférences de Saint-Vincent-de-Paul était l'hôte du comte de Francheville, au château de

1 *Second Carnet*.

2 *Épilogue*, t. II, p. 386.

3 *Le Carnet*, *op. cit.*, t. II, p. 83-84.

(4) R. Donnic, *Le Centenaire de Fr. Ozanam (Revue des deux Mondes)* du 1^{er} avril 1913, p. 653. Voir aussi E. Seillière, *Les Origines d'un grand mouvement moral (Journal des Débats)* du 12 mars 1913.

Truscat, près de Sarzeau. Rio invita Francheville et son hôte à venir assister au curieux spectacle de la fête patronale de l'île d'Arz. On connaît la jolie lettre dans laquelle Ozanam a décrit cette belle journée : la petite église remplie d'une foule agenouillée qui déborde jusque sur la place ; à l'issue des vêpres, la procession avec son groupe de marins portant sur leurs épaules le petit vaisseau votif; les porteurs de bannières, gars fortement musclés, luttant victorieusement contre le vent; puis, la fête terminée, les barques se détachant de tous côtés pour emporter les bonnes gens venus des rivages voisins. Ozanam ne manque pas de noter l'accueil plein d'affabilité qui lui fut réservé dans la « chaumière » de la mère de Rio, « vieille et respectable paysanne, que nous aimions à voir avec ses simples habits, tout entourée de l'affection et des égards de sa famille. » « Là, continue le narrateur, nous avons célébré la solennité champêtre par un déjeuner qui ne l'était pas trop : car les bons morceaux n'y manquaient point ; le champagne y coulait comme de source, et avec lui les joyeux propos » (1).

Un troisième visiteur de marque, Louis Veuillot, s'accorde à merveille avec Ozanam pour vanter les charmes et la cordialité de l'hospitalité de l'île d'Arz. Les lettres du spirituel épistolier qui sont datées des mois d'été de 1854 regorgent de savoureux détails sur les festins et fêtes de tout genre organisés sur le parcours de la tournée triomphale qu'il fit alors à travers la Bretagne, du pays de Tréguier au golfe du Morbihan (2).

La lettre inédite par laquelle, vers la mi-juillet 1854, le journaliste mettait Rio au courant de ses plans de voyage a un tel charme que nous n'hésitons pas à la citer intégralement :

(1) Lettre à Ch. Ozanam du 10 septembre 1850 (Ozanam, *Œuvres complètes*, t. XI : *Lettres*, t. II, Paris, 1873, p. 287-292).

(2) Voir notamment, dans la *Correspondance de Louis Veuillot*, t. IV, p. 396-405 ; t. V, p. 219-223.

Paris, s. d.

Mon cher ami, on a décidé que je viendrais d'abord à Tréguier et que je finirais par Sainte-Anne. Comment cela s'arrangera-t-il ? Je n'en sais rien. Mais ce qui me paraît démontré, c'est que je ne vous verrai pas avant la fin d'août. Je vous écrirai d'ailleurs de Tréguier, où je serai la semaine prochaine. Je dois arriver dimanche matin à Saint-Brieuc.

Ce sera une grande joie pour moi de vous voir sur votre sol, et, si je le puis, dans votre chaumière. Vous êtes étrange à ce propos de parler de votre pauvre maison. Tout propriétaire ou fils de propriétaire a le droit d'écraser de ses dédains un pauvre diable comme moi, qui suis locataire de père en fils depuis les temps les plus reculés. Ah ! que je voudrais avoir une chaumière dans une île du Morbihan ! Comme je serais heureux de m'enterrer là dès demain et comme j'en serais fier !

J'ai reçu une bonne lettre de M^{me} Rio. Ayez la bonté de lui faire mes remerciements, ainsi qu'à son secrétaire qui me reste fidèle, grâce à Dieu (1).

Tout à vous, mon cher ami.

Louis VEUILLOT.

Veillot put mettre à exécution son projet d'excursion à l'île d'Arz. « Mon voyage depuis Auray a été heureux, écrit-il à sa sœur Elise, quoique toujours un peu trop nourissant. Il y avait bien soixante couverts à l'île d'Arz. On t'y a beaucoup regrettée, et tu aurais vu un spectacle digne de tes yeux fatigués de merveilles... Rio n'a été en rien au-dessous des autres pour la magnificence et la cordialité » (2). Et au comte de la Tour : « Le grand jour de Lannion s'est répété à l'île, et il y en a eu des reflets à Vannes » (3).

On voit combien Rio était heureux d'attirer ses illustres amis de Paris aux lieux de sa chère villégiature insulaire. Maintenant c'est encore d'un Rio breton, mais dont l'esprit est orienté vers une autre Bretagne, que je voudrais montrer

(1) Il s'agit ici de M^{lle} Marie Rio.

(2) Lettre de Paris, 1854 (*Correspondance*, t. II, p. 49-50).

(3) Lettre du 31 août 1854 (*Correspondance*, t. IV, p. 404).

l'action. On va le voir jouer un rôle prépondérant dans le mouvement de rapprochement philologique et social entre les Celtes d'Armorique et ceux d'Outre-Manche, et entraîner dans ce mouvement l'élite intellectuelle de ses compatriotes.

II. — Bretons et Gallois.

Enfant, Rio parlait la langue bretonne : il ne l'oublia pas à l'âge d'homme. Son premier *Carnet de voyage* renferme, sous la date du 1^{er} juillet 1832, un poème en breton de sa composition. Pendant ses divers séjours à l'île d'Arz rien ne lui plaisait comme de bretonner avec les « floises » et les vieux capitaines. Quand ses lectures de jeunesse lui eurent appris les liens ethniques, linguistiques et traditionnels qui rattachent les habitants de la Bretagne armoricaine à ceux de la principauté de Galles, il conçut le désir d'aller chercher dans ce dernier pays la solution des divers problèmes résultant de la communauté d'origine des deux peuples.

Il était déjà dans ces dispositions d'esprit lorsqu'il eut la bonne fortune de rencontrer en Italie, dans l'hiver de 1831-1832, une Galloise d'une remarquable culture intellectuelle, la femme du baron Bunsen, chargé d'affaires de Prusse près du Saint-Siège. Cette dame possédait une collection de chants nationaux de son pays. Elle les fit entendre au jeune Breton qui, aussitôt, en subit le charme à un rare degré. Il a écrit à ce propos : « On eût dit qu'il y avait dans ces fortes et tristes modulations je ne sais quelle combinaison mystérieuse qui venait de réveiller en moi la fibre celtique » (1). Dès lors sa résolution de passer la Manche ne souffrit plus de retard. M^{me} Bunsen lui remit une lettre de recommandation pour sa mère, qui habitait le pays de Galles. On y lit ces lignes : « M. Rio est un Breton enthousiaste, qui se fait gloire de n'avoir parlé dans son enfance que la langue bretonne. Mais, comme cet idiome ne s'est pas conservé aussi pur en Bretagne

(1) *Épilogue*, t. II, p. 450.

ALEXIS-FRANÇOIS RIO ET LA BRETAGNE.

451

que chez nous, il se propose d'étudier sa langue nationale à sa source même, au cours d'un prochain voyage en Grande-Bretagne »⁽¹⁾. Muni de ce talisman, comme il appelle lui-même cette lettre, Rio se présenta, au début de l'année suivante chez la mère de la baronne Bunsen, M^{re} Waddington, à Llanover, dans le comté de Monmouth. De là il rayonna dans les comtés gallois voisins.

Je viens de passer un mois délicieux dans le pays de Galles, écrit-il de Londres à Montalembert, le 8 mai 1833. J'ai trouvé dans quelques anciennes familles catholiques une hospitalité si cordiale, un enthousiasme si admirable pour leur foi, que je ne puis m'empêcher de placer les souvenirs que j'emporte de là parmi les meilleurs souvenirs de ma vie. J'ai été heureux, mais d'un genre de bonheur qui m'a retrempé : que de choses intéressantes j'aurai à te dire⁽²⁾ !

Évidemment, en traçant ces lignes, le voyageur était encore sous l'impression de l'accueil si bienveillant qu'il venait de recevoir chez les Jones, à Llanarth Court, près d'Abergavenny, et sa pensée était toute remplie de l'image d'une gracieuse fille de ce clan, Miss Apollonia, dont l'exquise distinction morale l'avait ravi et qu'il devait épouser l'année suivante (5 février 1834). La réunion des deux rameaux séparés de la vieille souche celtique, n'est-elle pas symboliquement réalisée par cet heureux mariage ? Il devait singulièrement faciliter l'accomplissement de l'œuvre de rapprochement et de fraternisation à laquelle Rio travaillait.

Il ne tarda pas à se lier d'amitié avec un *clergyman* gallois, grand admirateur de la langue et des traditions de son pays, et qui entretenait les mêmes espoirs que lui touchant les relations à établir entre les deux pays celtiques séparés par la

(1) A. J. C. Hare, *The Life and Letters of Frances Baroness Bunsen*, London, 1879, t. 1, p. 372. — Dire que Rio ne parla que le breton dans son enfance, c'est une exagération patente. Plusieurs passages de l'*Épilogue* prouvent qu'en arrivant de Port-Louis à l'île d'Arz, il entendait mal le breton, à tout le moins le breton de l'île. — Sur les plans d'études de Rio en arrivant en Galles, voir encore les *Literary Remains* de Th. Price publiés par Jane Williams (Ysgafell, Llandovery, 1854, t. II, p. 347.

(2) Lettre inédite.

Manche. Ce *clergyman* avait nom Thomas Price, et son nom bardique était Carnhuanawc. En 1824, l'*Eisteddfod* (assemblée littéraire) de Welshpool lui avait décerné un prix pour un essai sur les relations entre la Grande-Bretagne et l'Armorique. Il avait parcouru cette dernière contrée en 1829; il avait même poussé une pointe jusqu'à Angoulême, où résidait le grammairien et lexicographe breton Le Gonidec, et, à la suite de cette entrevue, une correspondance littéraire s'était établie entre les deux celtisants (1). Le Rev. Price fut l'un des plus zélés restaurateurs de ces fêtes littéraires et musicales galloises, auxquelles Rio, on va le voir, s'intéressa lui-même vivement, et qui n'ont pas cessé de prospérer jusqu'à nos jours.

Le *Cymderthas Cymreigyddion y Fenni* (Société littéraire galloise d'Abergavenny) avait été fondé le 22 novembre 1833. Le troisième anniversaire de cette société fut célébré les 23 et 24 novembre 1836. Rio devait présider cette fête, mais il fut empêché au dernier moment. Price et lui combinèrent leurs efforts pour donner un éclat particulier à l'*Eisteddfod* qui devait siéger à Abergavenny le 10 et 11 octobre 1838. Pour cela on eut l'idée d'inviter à cette fête plusieurs notabilités bretonnes choisies parmi les hommes les plus versés dans l'étude des choses celtiques. De Blois, Louis de Jacquelin du Boisrouvray, de Francheville, de Kerdrel, de Mauduit, du March'allah, Henri Hersart de la Villemarqué s'empressèrent de répondre à cette invitation. La plupart furent reçus chez les beaux-parents de Rio, à Llanarth Court. Le poète Brizeux était au nombre des invités. Retenu près du lit d'agonie de Le Gonidec, il ne put, à son grand regret, se joindre à la délégation bretonne (2).

Le succès de cette première rencontre des Bretons et des Gallois passa toutes les espérances. La Villemarqué porta un

(1) Cette correspondance a été recueillie dans les *Literary Remains* de Price, t. II, p. 164-179.

(2) J'ai publié dans les *Annales de Bretagne* (t. XXVIII, 1913, p. 203-207), la lettre, jusque-là inédite, de Brizeux à Rio, datée du 4 octobre 1838, par laquelle il s'excuse de ne pouvoir assister à la fête galloise.

toast enthousiaste aux Gallois, après quoi il chanta en breton son *Kan-aouen Eisteddvod* (1), Louis de Jacquelot du Boisrouvray, ami de Lamartine (2), lut les vers composés par le grand poète pour la circonstance et qu'il a publiés dans ses *Recueils poétiques* :

Quand ils se rencontraient sur la vague ou la grève,
En souvenir vivant d'un antique départ,
Nos pères se montraient les deux moitiés d'un glaive, etc. (3).

Enfin l'« éloquent » Rio prononça un discours vibrant dont les derniers mots : « Non, non, le roi Arthur n'est pas mort » furent couverts de bravos frénéliques (4).

A partir de 1839 l'auteur de *L'art chrétien* se voua complètement à ses travaux esthétiques et historiques : de nouvelles perspectives s'ouvrirent à lui. Toutefois, jamais sa sympathie pour le pays auquel il devait la chère compagne de sa vie, pour la terre des bardes et de l'émouvante musique, ne subira d'altération.

De son côté, Thomas Price n'oublia pas son ami breton. « Ah ! Rio, répétait-il dans ses dernières années, quel homme extraordinaire ! » Et, certain jour, voulant caractériser son genre d'esprit et marquer ce qu'il y avait chez lui à la fois de spontané, d'inattendu et de lumineux, il prit une plume et traça un zig-zag sur le papier, en disant : « Voilà Rio, un véritable éclair ! » (5)

(1) Chant reproduit avec une traduction galloise et une traduction anglaise chez Price, *op. cit.*, t. II, p. 237-241. — Hersart de la Villemarqué, qui était chargé d'une mission par le ministre de l'instruction publique, resta un certain temps en Angleterre, après la réunion d'Abergavenny, poursuivant ses recherches philologiques. Le 13 février 1839 il était à Londres, et déjeuner avec Rio chez Rogers (*Deuxième Carnet de voyage*).

(2) Voir C. de Jacquelot du Boisrouvray, *Mme de Lamartine et les Gallois. Le Fureteur breton* de février-mars 1913, p. 100-101.

(3) Poème XIV : *Toast porté dans un banquet national des Gallois et des Bretons à Abergavenny*.

(4) *Deuxième Carnet de voyage* de Rio, au 14 février 1839. Cf. C. de Jacquelot du Boisrouvray, *art. cité*.

(5) Price, *op. cit.*, t. II, p. 347-348.

III. — Rio et son ami le D^r Duc.

Duc, que nous avons vu lié très intimement avec Rio dès le collège et qui le retrouva à Paris aux environs de 1820, revint, muni du grade de docteur, exercer quelque temps l'art médical à Lorient, sa ville natale. Mais, se trouvant bientôt en possession d'une fortune qui lui permettait d'arranger sa vie à sa guise, il dit un éternel adieu à la ville et se retira dans sa terre de Quimilfern, près de Carhaix. Là il vécut le reste de ses jours en solitaire et en sage. La surveillance des travaux agricoles, la lecture, la musique qu'il adore et où il excelle, enfin la méditation, tels sont ses plaisirs favoris. « Une maisonnette au milieu des bois, écrit-il à son ami, à l'accomplissement de ce vœu la Providence a daigné ajouter ce qu'on appelle très improprement une position indépendante : je veux dire que je n'ai plus à me préoccuper de mes besoins temporels ou de ceux de ma famille, et que mes fermiers se chargent d'y pourvoir » (1).

Il déteste la ville et ne comprend pas que son ami puisse se résoudre à y vivre (2). Certes, à plusieurs reprises, Rio a songé à se fixer à la campagne, à se créer un *home* ou, du moins, un pied-à-terre, soit aux environs de Paris, soit en Bretagne (3). Mais toujours la nécessité d'entreprendre de longs et fréquents voyages ou d'autres empêchements sont venus déconcerter ses projets de retraite. Le D^r Duc s'en

(1) Lettre du 20 mars 1866. — J'ai pu utiliser 11 lettres de Rio à Duc et 21 lettres de Duc à Rio, plus deux rédactions (contenant des parties inédites) de la lettre de Duc à un ami, imprimée à la fin du tome 1^{er} de *l'Épilogue à l'art chrétien*. Ces lettres m'ont été communiquées partie par M^{me} Guillon, partie par M^{me} Roy-Duc. En outre, M^{me} Roy-Duc m'a permis de faire appel à ses riches souvenirs sur son vénéré père ainsi que sur Rio et son cercle. Que ces deux dames veuillent bien agréer l'expression de ma très vive gratitude. Je dois aussi beaucoup au zèle de ma sœur, M^{me} J. Lancé, qui m'a aidé à retrouver plusieurs lettres de la seconde provenance.

(2) Lettres de Duc des 7 décembre 1867, 8 juillet 1868, 18 janvier 1872.

(3) *Correspondance de Montalembert et de Léon Cornudet*, Paris, 1906, p. 173 ; *Second Carnet de voyage* de Rio, au 4 mars 1839 ; lettre de Duc à Rio du 15 mars 1871.

afflige et ne se lasse pas de lui vanter les avantages et les charmes de la vie des champs :

Je ne puis m'expliquer qu'ayant le désir d'habiter la campagne vous restiez à Paris qui est pour vous, comme vous le dites, une prison. Pour moi, je me trouve si heureux dans mon ermitage, dont le silence est à peine troublé de loin en loin par le cri du corbeau qui passe, que je ferais volontiers tout ce qui dépendrait de moi pour vous déterminer à venir abriter votre vieillesse dans cette bonne Bretagne où l'on trouve abondamment et à si peu de frais toutes les choses utiles qu'on ne peut se procurer à Paris sans une immense fortune. Je ne vous parle pas de l'étrange voix du vent dans la cime des pins, de ces ciels nébuleux, de ces soleils pâles, qui n'ont nulle part, peut-être, un aspect si tendrement mélancolique et font quelquefois couler des larmes dont on ne peut s'expliquer la cause ; vous m'accuseriez de redevenir enfant (1).

Élevé très librement, Duc, comme tant d'autres jeunes hommes de sa génération, avait puisé le scepticisme dans les écrits des philosophes, principalement dans ceux de Jean-Jacques (2). Il lui en resta une amertume de pensée, une tendance à la misanthropie qu'il eut beaucoup de peine à vaincre. Il se défend cependant d'avoir cédé à cette tendance en se retirant dans la solitude : « Ce n'est pas la haine des hommes qui m'y attire, c'est le besoin profondément senti de pouvoir dire avec vérité : *Meque Deoque fruor* » (3). Un long travail de

(1) Lettre du 1^{er} novembre 1866. Mêmes conseils dans une lettre du 25 août 1869.

(2) Voir l'*Épilogue*, t. I, p. 189-194 et 388-400. « Vous n'avez pas oublié que nos conversations en 1819 étaient l'apothéose passionnée et souvent irrédécible de doctrines très diverses et souvent contradictoires à notre insu. Notre scepticisme n'était pas, grâce à Dieu, celui des hommes pervers qui rejettent toute croyance pour s'affranchir de tout devoir. C'était tout simplement l'inévitable résultat du péle-mêle d'idées que des lectures faites sans discrétion avaient fait entrer dans nos esprits encore incapables d'en apprécier la valeur réelle... Ah ! si j'avais rencontré alors un Joseph de Maistre, un prince de la science, dont la parole lumineuse et paternelle eût mis sous mes yeux les véritables titres du christianisme au respect et à l'amour des hommes, en dissipant les nuages malsains dont quelques vaillants du siècle précédent avaient entouré mon enfance, quel changement se serait opéré en moi ! » (Lettre de Duc du 10 novembre 1868).

(3) Lettre du 2-5 août 1869.

pensée, puis l'exemple de la douce et humble piété de sa femme, enfin l'héroïque résignation avec laquelle celle-ci fit le sacrifice de sa vie, à la fleur de l'âge et déjà mère de deux enfants, tels furent les moyens dont se servit la Providence pour ramener à la foi chrétienne ce disciple des philosophes (1).

Pessimiste, il le restera cependant toujours ; et, soit par suite de sa libre éducation ou pour s'être trop longtemps adonné à la spéculation solitaire, il conservera aussi pour le paradoxe un goût extrêmement prononcé. Ses lettres en sont d'autant plus piquantes. Mains problèmes divers, et surtout ceux qui s'imposent le plus impérieusement à l'esprit ou à la conscience de l'homme, s'y trouvent discutés avec une originalité et, souvent, une pénétration de vue peu ordinaires. Quant à leur agrément littéraire, Rio en est très frappé. « Je comprends tous vos progrès dans une certaine direction, dit-il ; mais je ne comprends pas qu'absorbé par des préoccupations rurales vous ayez pu acquérir, sans aucun contact avec les littérateurs contemporains, ce talent de style que vous enverraient des écrivains même renommés » (2).

La musique, que Duc appelle « la grande révélatrice du monde caché » (3), a fait l'objet d'une dissertation de sa main que Rio a jugée tellement suggestive qu'il l'a publiée en appendice au tome I^{er} de son *Épilogue à l'art chrétien*. Naturellement, Duc revient fréquemment dans ses lettres sur son art de prédilection ; mais il y aborde aussi les questions d'esthétique générale. Il consacre notamment plusieurs pages à réfuter la sentence platonicienne : *Le beau est la splendeur du vrai*, et il réussit à rallier sur ce point le sentiment de son ami (4). Les arts plastiques excitent si vivement sa curiosité qu'après avoir lu, dans le quatrième volume de *L'art chrétien*,

(1) Voir dans l'Appendice à *l'Épilogue*, t. I, p. 398 à 400. Le destinataire de cette lettre du Dr Duc à un ami fut Rio lui-même.

(2) Lettre du 12 décembre 1867.

(3) Lettre du 18 janvier 1872.

(4) Lettre de Duc du 29 février 1868 ; lettre de Rio (sans date), réponse à la précédente.

ALEXIS-FRANÇOIS RIO ET LA BRETAGNE.

457

les pages consacrées aux fresques de la Sixtine, il s'empresse d'écrire à son ami :

L'idée m'est venue à moi, qui depuis dix-huit ans ai perdu l'usage du commerce des hommes et qui croyais leur avoir dit un éternel adieu, l'idée m'est venue, dis-je, d'aller dans cette chapelle ouvrir mes yeux de soixante-six ans devant ces grandes manifestations du monde invisible, espérant tirer de ce pèlerinage plus de fruits, peut-être, que des plus célèbres traités de science chrétienne. Car, si comme le pensait Pascal, le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas, l'imagination a ses raisons que la raison comprend encore moins (1).

Cependant l'art n'est pas fait pour la multitude. Sa culture et les jouissances qu'il procure doivent être réservées à une élite.

On ne saurait trop le dire, le culte passionné des lettres et des arts donne des proportions gigantesques au luxe de la pensée et de l'imagination. Ce luxe multiplie les besoins moraux et les besoins physiques à un point tel qu'une position princière est à peine suffisante pour y donner satisfaction. Or n'est-ce pas le comble de la dérision d'inspirer le goût des hautes jouissances esthétiques, les plus dispendieuses de toutes, à de petits bourgeois dont la vie doit séconder au milieu des obscurs soucis du *res angusta* ?... C'est un supplice qu'on peut regarder comme un avant-goût de celui de l'enfer (2).

Ces « épanchements d'esprit et de cœur, » ainsi que Duc dénomme cette amicale correspondance, abondent en observations de tout genre souvent marquées au coin du paradoxe, souvent teintées de pessimisme, mais toujours curieuses, observations sur la sainteté dans ses rapports avec l'art (3), sur la dégradation de la musique d'église à la fin du second

(1) Lettre de janvier et février 1867.

(2) Passage d'une rédaction de la lettre à un ami destinée à l'appendice du t. I de l'*Epilogue* non inséré dans le texte imprimé.

(3) Lettre de janvier-février 1867.

Empire ⁽¹⁾, sur la valeur rédemptrice de la douleur ⁽²⁾, sur la philosophie. A propos de la science des sciences, dont Rio ne fait pas assez de cas, à son gré, en dépit de l'appellation que devait lui décerner la tradition de l'île d'Arz, le sage de Quimilfern écrit :

Qu'est-ce au fond que la philosophie ? C'est une vue d'ensemble résultant de toutes nos vues particulières. C'est véritablement la science du soir de la vie, de ce moment grave et solennel où, près de franchir le seuil de l'éternité, nous jetons un long regard sur ce passé si fécond en enseignements, si plein de souvenirs amers que nous voudrions à tout prix épargner à nos enfants. C'est le dernier mot de l'expérience et de la réflexion. La religion ne saurait la suppléer, pas plus qu'elle ne peut suppléer l'art ⁽³⁾.

Mais les plus singuliers passages de cette correspondance sont, à coup sûr, ceux qu'écrivit le Dr Duc à propos d'une page de *L'art chrétien* sur la conception de l'amour chez Michel-Ange ⁽⁴⁾. A la manière de ces romanciers d'un haut caractère, un Manzoni, un Antonio Fogazzaro, un Edouard Rod ⁽⁵⁾, qui, à un certain moment de leur carrière littéraire, se sont anxieusement préoccupés de l'influence possible sur leurs lecteurs des peintures d'amour que contenaient leurs livres, l'ami de Rio entreprend la discussion en règle du problème de l'amour, ou plutôt il instruit avec une implacable rigueur de logique le procès de « cette vilaine passion. » Armé de sa plume comme d'un scalpel, il dissèque impitoyablement

(1) « Hélas ! nos bons évêques ne se montrent pas si difficiles dans leurs cathédrales, où des instincts de caserne et de cabaret leur sont exprimés par leur orgue dans des mélodies qui n'en reçoivent pas moins de leur part le plus bienveillant accueil. » (*Même lettre*).

(2) Lettre du 7 décembre 1867.

(3) Lettre du 17 août 1871.

(4) Rio, *L'Art chrétien*, Paris, 1867, t. IV, p. 405-406.

(5) Voir A. Fogazzaro, *Discorsi. — Un' opinione di Alessandro Manzoni*. Milano, 1898 ; Ed. Rod, *L'évolution actuelle de la littérature italienne*. M. A. Fogazzaro (*Revue des deux Mondes* du 15 juillet 1893, p. 359-363) ; Giovanni Negri, *Sui Promessi Sposi di Alessandro Manzoni commenti critici, estetici e biblici premessavi uno studio su l'opinione del Manzoni e quella del Fogazzaro intorno all' amore*, Milano, 1903, t. 1^{er}, p. 358.

l'amour jusqu'à la dernière fibre. Où est ce rayon d'idéal qui y font briller les littérateurs ? C'est en vain que l'on chercherait la moindre étincelle d'idéalité dans ce sentiment de « nature infime ».

Bien que revêtant toujours des formes dont la noblesse varie avec celle de nos facultés, l'amour n'en est pas moins le sentiment le plus inexorablement personnel qui puisse entrer dans notre cœur. Je n'en voudrais pas d'autre preuve que cet odieux instinct, ou plutôt ce révoltant égoïsme qui pousse presque tous les hommes à préférer la douleur de voir mourir l'objet de leur passion à l'humiliation d'en être délaissé pour un autre... On ne peut se défendre d'une certaine hilarité en voyant l'inutilité des efforts de notre orgueil pour donner des lettres de noblesse à cette passion qui restera toujours entachée de roture, et dont cependant il nous est à peu près impossible de nous affranchir... C'est le besoin de s'aveugler et d'aveugler les autres sur ce point qui a inspiré à Platon la puéile pensée de supposer possible, à l'aide d'une certaine exaltation d'esprit, la séparation de nos deux natures, possibilité dont le charme esthétique a séduit et dupé des gens dignes d'un meilleur sort...

Si l'on me demandait une définition de l'amour, je croirais en donner une excellente en répondant : c'est une expropriation de l'individu dans un but illusoire d'utilité publique. Le jury d'expropriation se compose de toutes les bassesses de nos deux natures, plus ou moins déguisées. Les biens dont nous sommes expropriés sont la quiétude et la santé de l'âme, une grande partie de notre dignité et, ce qui est bien pis, presque toute notre charité, attendu que cette vertu surnaturelle et le naturalisme se livrent de perpétuels combats et ne peuvent guère vivre sous le même toit. Le but d'utilité publique est ce qu'il y a au monde de moins utile, la conservation de notre triste espèce.

En résumé, tout est faux dans l'amour, jusqu'à son nom, car ce n'est qu'un délire passager où il n'y a ni affection pour nous-même ni affection pour autrui. Il naît et se développe sous l'influence de causes entièrement indépendantes de notre volonté et sur lesquelles il est toujours prudent de jeter un voile quand on ne veut pas courir le risque de se mépriser soi-même. Ces dernières paroles vous font pressentir pourquoi je n'approfondirai pas physiologiquement ce

460

ALEXIS-FRANÇOIS RIO ET LA BRETAGNE.

sujet, sur lequel, à mon avis, tout ce que le peintre-poète a dit de plus vrai est ceci :

Oh che miseria é l'amoroso stato (1) !

Un autre poète, le pauvre Verlaine, devait, lui aussi, en l'un de ses sombres jours, faire entendre une plainte pareillement amère :

Toutes les amours de la terre...
Les charnelles, les idéales,
Toutes ont la guêpe ou le vers (2) !

Je n'ai pas à argumenter contre cette opinion d'un étrange pessimisme, que l'on croirait renouvelée des anciens Encratites ou, pour remonter moins loin, de Schopenhauer. Rio, dans la réponse à la lettre où cette théorie est émise (3), n'y fait pas la moindre allusion : il ne dut certainement pas y souscrire. Au reste, on se tromperait singulièrement en croyant dépourvu de sensibilité et de chaleur de cœur l'homme qui décrit avec cette verve sarcastique « la plus véhémement de nos passions ». Ce contempteur de l'amour fut le meilleur des amis : affectueux, dévoué, confiant, infiniment délicat, jamais las d'obliger.

En 1848, il a quitté son ermitage pour venir passer l'hiver à Paris, afin de s'occuper de musique et aussi pour revoir ses amis de jeunesse. Il en rencontra deux, Gratry et Jumel ; mais il eut la déception de n'y point retrouver Rio, alors absent de la capitale. En 1866, il formait le projet d'un nouveau voyage à Paris, lorsqu'un accident de voiture le cloua au lit pendant plusieurs semaines (4). Mais, l'année suivante, Rio vint passer la belle saison en Bretagne, et, après tant d'années de séparation, les deux amis eurent la joie de se revoir dans un hôtel de Lorient (octobre 1867). « Tenez pour

(1) Lettre de janvier-février 1867.

(2) *Sagesse*, II, 17.

(3) En date du 8 avril 1867.

(4) Lettre du 7 décembre 1867.

ALEXIS-FRANÇOIS RIO ET LA BRETAGNE.

461

certain, écrit Duc à son vieil ami, après cette rencontre, que, dans tout le cours de ma vie, je ne trouverais pas un souvenir qui me fût plus précieux que celui de la journée que j'ai passée avec vous à l'hôtel de France » (1). A l'été de 1869, c'est M^{me} Marie Duc, fille du docteur, qui vint visiter les Rio à Paris. Elle fut charmée de ce séjour qui lui permit de faire connaissance avec des personnalités de marque, le P. Gratry, l'un de son père, le général Trochu, un Breton, d'Abbadie d'Arrast, la princesse Tchernicheff (2). Mais personne n'impressionna la jeune fille au même degré que M^{me} Rio. De son contact avec cette nature d'élite elle emporta une sensation de suavité et d'harmonie que son père a essayé de traduire dans une lettre, dont je détache le passage suivant : « L'amour divin, paraît-il, a si intimement pénétré tout son être qu'en se réfléchant, pour ainsi dire, dans ses affections terrestres, il en a éliminé tout ce qui ne s'harmonise pas parfaitement avec lui et leur a donné ainsi on ne sait quel caractère d'angélique sérénité dont un regard religieux devine aisément la véritable origine et qu'un regard humain se borne à trouver délicieux. Tel est à peu près le résumé du rapport de ma fille » (3).

Duc ne nourrit pas de plus doux espoir que de posséder son ami à Quimilfern pour en jouir longuement, librement, dans le calme et la paix de la campagne. Il est touchant de le voir énumérer à son cher correspondant les avantages qui doivent résulter pour sa santé aussi bien que pour ses goûts de ce séjour champêtre, de le voir fournir minutieusement toutes les indications propres à lui rendre moins difficile et moins fatigant ce long voyage.

Venez passer un mois avec nous. Je puis vous offrir une chambre très confortablement garnie de meubles neufs dernièrement choisis à Paris par ma fille. Vous serez absolument comme chez vous. Rien ne sera changé à vos habitudes. Vous aimez le cidre, nous en avons d'excellent, fait à Rennes et en bouteilles. Nous avons aussi de très

(1) Lettre du 7 décembre 1867.

(2) Communication de M^{me} Rby-Duc.

(3) Lettre du 2 août 1869.

bons vins antérieurs à l'oidium. La boucherie de Carhaix a de la réputation, surtout pour le mouton. Marie vous fera de la pâtisserie de son invention. Nous avons quatre belles et bonnes vaches en plein rapport, dont vous goûterez le beurre. Nous nous amuserons de notre mieux. Nous ferons, si cela ne vous fatigue pas trop, des promenades dans ma voiture à huit ressorts ; elle est très douce. Voici votre itinéraire, etc. (1).

Entin, à l'été de 1871, Rio put faire à son ami la visite tant désirée. Mais les sinistres nouvelles qui arrivaient, chaque jour, de Paris, empêchèrent les deux amis de jouir pleinement de la douceur de se revoir (2).

Séparés, ils échangent des présents. De Paris arrivent à Quimilfern les ouvrages de Rio, à mesure qu'ils sont publiés. Chacun d'eux fait l'objet d'un compte rendu critique pour lequel l'auteur est toujours reconnaissant.

Je voudrais, écrit Rio à propos d'une critique de *l'Art chrétien*, que vous eussiez donné un peu plus de développement à vos justes reproches sur ce qu'il y a d'incomplet dans mon œuvre et sur mon infidélité à mon premier titre : *De la poésie chrétienne, etc.* J'ai reçu bien des lettres de personnages notables de mon temps, je n'en ai reçu aucune qui soit plus remarquable que la vôtre, et je ne comprends pas comment votre vie solitaire a pu porter de tels fruits. J'ai souvent parlé à ma famille et à mes amis de l'influence que vous avez exercée sur moi... Vous m'avez donné le goût de la musique qui est devenu chez moi une véritable passion, que mes séjours en Allemagne ont développée encore davantage... Ma femme et ma fille me chargent de vous remercier de l'immense plaisir que leur a causé la lecture de votre lettre (3).

Rio insiste à plusieurs reprises sur les bienfaits intellectuels dont il se croit redevable à son ami (4).

De Quimilfern partent des cadeaux d'une autre sorte. Un

(1) Lettre du 2 août 1869.

(2) Lettre de Duc du 17 août 1871.

(3) Lettre du 2 décembre 1866.

(4) Il est encore question de l'influence exercée par Duc sur son ami dans la lettre de Rio du 8 avril 1867. Voir aussi *Épilogue*, t. I^{er}, p. 189.

ALEXIS-FRANÇOIS RIO ET LA BRETAGNE.

463

jour, on expédie à Paris une caisse de vingt-sept livres de beurre (1). Une autre fois, il est question de faire l'envoi d'une vénérable bouteille de bordeaux, vieille de vingt-cinq ans : mais comment se décider à confier un objet si fragile aux aléas du chemin de fer ! Et à ce propos admirez ce trait de délicatesse raffinée chez l'homme que sa verve paradoxale a pu faire prendre pour le plus sombre des misanthropes : « Je n'hésiterais pas à le prier [un voisin de campagne qui doit se rendre sous peu à Paris] de se charger de mon envoi à votre adresse, si je ne lui avais fait récemment un présent d'arbres forestiers, dont ce service demandé pourrait paraître le salaire, ce qui me déplairait extrêmement » (2).

Il me semble que cette amitié bretonne de Rio valait la peine d'être esquissée. Je n'ai pas craint de multiplier les citations. Mieux que tout commentaire, elles mettent en relief la personnalité de chacun des correspondants et témoignent du caractère très élevé, comme aussi de la cordialité inaltérable et féconde de cette amitié d'une durée de plus d'un demi-siècle.

(1) Lettre de Duc du 3 avril 1870.

(2) Lettre de Duc du 18 janvier 1872.